INGA VESPER

LES BERLINOISES



Par l'autrice du bestseller
Un long, si long après-midi

Éditions
de La Martinière

Les Berlinoises

DE LA MÊME AUTRICE

Un long, si long après-midi
Éditions de La Martinière, 2022
Points, 2023

Un destin sauvage, si sauvage
Éditions de La Martinière, 2023
Points, 2024

Inga Vesper

Les Berlinoises

Traduit de l'anglais (Royaume-Uni)
par Thomas Leclere

Éditions
de La Martinière

Titre original : *The Ones Who Are Left*
© Inga Vesper, 2023

ISBN : 979-1-0401-1838-1

© Pour la traduction française, Éditions de La Martinière, 2025
Une marque de la société EDLM

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L. 335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

Préface

Inga Vesper l'exprime sans ambages : son troisième roman lui a été inspiré par la découverte d'une photo d'enfance de sa grand-mère faisant le salut nazi dans ce que l'on devine être un camp d'été de la Ligue des jeunes filles allemandes[1]. Il s'agissait de l'une des nombreuses organisations fondées par le pouvoir national-socialiste pour encadrer la jeunesse. Comme des millions de femmes, la grand-mère de l'autrice ne garde pas un mauvais souvenir de la période nazie : « Nous nous sommes bien amusés aussi, confesse-t-elle à sa petite-fille. Ce n'était pas si terrible. » Un aveu qui rappelle à qui veut l'entendre ce que fut la *force d'attraction* du nazisme – y compris auprès des femmes, pourtant brutalement assignées par le régime hitlérien à une fonction unique : la reproduction de la race. Si elle a tardé à être reconnue, cette force d'attraction est aujourd'hui l'un des principaux chantiers ouverts par une historiographie de plus en plus attentive à l'« agentivité »[2] des Allemands, autrement dit leur faculté à agir de manière intentionnelle, y compris dans un environnement

1. *Bund Deutscher Mädel*.
2. De l'anglais *Agency*.

contraint, et qui voit dans le Troisième Reich ce que l'historien Sven Reichardt a proposé de nommer une « dictature de la participation »[1].

Le « pouvoir d'agir » des femmes qui ont vécu sous le nazisme est au cœur du roman, que l'autrice choisit de situer juste après la « chute », dans le Berlin dévasté et occupé de l'immédiat après-guerre. Dans cette ville – et cette société – de l'effondrement, Inga Vesper observe la manière dont sept femmes allemandes ordinaires, traumatisées par les bombardements alliés et les viols perpétrés par l'armée russe, sous-alimentées et exténuées par les tâches de déblaiement de la ville en ruine, subalternisées par une armée d'occupation américaine qui pratique ouvertement la ségrégation raciale, sommées enfin de se confronter à leur passé dans le cadre de la dénazification, tentent de « réagencer » leur rapport à un monde dévasté. La force du roman, qui assume sa part de fiction mais demeure ancré dans la mémoire familiale de l'autrice, est d'ouvrir une fenêtre sur les profondes ambiguïtés de cette période de *transition* marquée par l'affrontement des mémoires, la lutte pour la survie et la redéfinition des normes – une période, donc, où s'entrechoquent un bref instant les trois temps de l'histoire – le passé, le présent et le futur.

Stéphane Füzesséry,
professeur agrégé et docteur en histoire

1. *Beteiligungsdiktatur* : dictature qui fait adhérer les individus à l'idéologie au travers d'organisations et d'activités.

Pour mon père, et l'avenir

Le jour où j'ai passé le portail du camp de concentration de Buchenwald et vu ce que j'ai vu… j'ai compris que la vie humaine était sacrée.

Leon Bass, soldat du 183e bataillon
de combat du génie de l'armée américaine.

Notre abysse était sans fond.

Wolfgang Borchert, soldat de la Wehrmacht.

Vera

Caserne Roosevelt, 7 Augustaplatz,
zone d'occupation américaine de Berlin.

Les mots résonnent encore dans ma tête alors que je traverse la nuit glaciale.

Vous inquiétez pas, madame Klug, vous étiez pas si mauvaise.

Je resserre mon manteau de fourrure, tire sur ma cigarette et accélère le pas. Les rues défoncées sont difficiles à négocier avec des chaussures à talon, mais je dois m'éloigner au plus vite des Américains. Je veux m'éloigner d'eux et de leur condescendance à peine voilée, de leur mépris, même si je préfère encore ça à leur pitié.

Vous étiez pas si mauvaise.

Le papier est tout froissé dans ma poche. Mon « certificat Persil » – d'après le nom de la lessive. Il a été dûment rempli, approuvé et signé. Me voilà dénazifiée. Blanche comme neige. Catégorie IV, *Suiviste.*

Pourquoi le sergent chargé de mon entretien a-t-il été si aimable ? La plupart des Américains qui travaillent pour

l'OMGUS[1] détestent ouvertement les Allemands. Je les comprends. Peut-être que j'aurais pu dire à l'un de ces hommes que sa colère était justifiée, que j'en méritais chaque atome. Mais ce sergent *LaBranch-je-sais-que-ça-sonne-français-mais-je-suis-cent-pour-cent-américain* essayait d'être gentil.

Ne vous inquiétez pas, contentez-vous de répondre à mes questions.

Nom : Vera Marie Klug
Nationalité : Allemande
Née le 10 août 1901 à Breslau, Allemagne
Adresse : 18 Hermannstrasse, zone occupée américaine, Berlin
Religion : aucune

Calmez-vous, madame Klug. Vous voyez, c'est pas si difficile.

Le clic-clic de la machine à écrire, le traducteur répétant mes réponses. Il était très jeune ; à peine vingt ans, j'imagine. Un gamin dégingandé aux yeux enfoncés, avec un léger accent anglais. Peut-être un prisonnier de guerre retenu en Belgique ou en Hollande alors que nous nous précipitions vers notre fin. Pas une fois il n'a croisé mon regard.

Membre du Parti national-socialiste des travailleurs allemands : Oui
Poste particulier : Aucun
Subdivisions fréquentées : Ligue nationale-socialiste des femmes, Chambre de la musique du Reich, Chambre du cinéma du Reich.

1. OMGUS : *Office of Military Government, United States*, gouvernement militaire de l'armée américaine institué en zone occupée par les Alliés après la victoire de 1945.

Une star de ciné, c'est ça ? Vous me signez un autographe ?

Une bourrasque de neige brouille ma vision et j'essuie les flocons tombés sur mon visage. Une jeune fille sort de derrière un tas de briques et me demande ma cigarette à moitié consumée – *bitte, bitte, s'il vous plaît*. Mais je poursuis mon chemin dans la nuit d'hiver – la dernière de l'année 1945. L'année de notre défaite, ou de notre libération – peut-être des deux.

Je hâte le pas et repère deux femmes qui traînent un banc d'église. Du bois pour faire un feu de joie, sans doute, ou simplement pour se tenir chaud. Un gamin en salopette de travail passe à vélo en actionnant frénétiquement sa sonnette. Un gramophone joue un quartet pour violons derrière l'une des rares fenêtres éclairées.

Je n'ai pas de montre, mais je sens qu'il est tard. Je devrais me dépêcher. Je chante ce soir *Chez Charlie* pour le réveillon du Nouvel An ; je dois me produire devant les soldats anglais, les « Tommies » et les soldats américains, les « Amis », qui sont loin de chez eux. Tous les occupants ont des petits noms, comme les Tommies et les Amis. Les Français sont juste les *Franzmann*, parce que les Allemands ne les ont pas combattus assez longtemps. Mais les Russes ont laissé leur empreinte sur le pays – une empreinte si terrible et brutale qu'ils sont devenus une invocation, comme Krampus ou Grendel. *Ivan*. Un nom évoquant une pure terreur.

Je n'ai pas envie de chanter, pourtant. J'ai l'impression que plus une note ne pourra plus sortir de ma bouche.

Une jeep surgit devant moi et je bondis sur le côté. Les quatre soldats qui l'occupent sont français. Ils ont dû abuser du champagne, leur conduite est imprévisible. Ils me dépassent et sifflent en direction des deux femmes qui

traînent toujours leur banc. L'un d'entre eux crie quelque chose aux autres et le véhicule s'arrête en en faisant crisser ses pneus.

– Mesdemoiselles, hurle le soldat. Vous avez besoin d'aide ?

Les deux femmes échangent un regard.

– Oui, répond l'une d'elles. Et… des cigarettes, *ja* ?

Deux des soldats hissent le banc d'église à l'arrière et les deux femmes grimpent dans la jeep. Avec un peu de chance, elles dormiront au chaud.

Je regarde la voiture s'éloigner en hurlant tandis qu'une rafale de vent cinglante se glisse sous mon manteau.

Condamnations : Aucune
Dossier militaire : Aucun
Bénéfices obtenus en tant que membre du Parti : quelques rôles au cinéma, des contrats, de l'argent versé par le Parti des travailleurs

Maintenant, Mme Klug, c'est le moment de me dire ce qui vous est arrivé d'autre, ou ce que vous avez pu voir. Soyez honnête et je glisserai un mot en votre faveur. Tout va bien se passer.

Ma cigarette tombe de ma bouche. Ce qui m'est arrivé d'autre…

Il y a très longtemps, dans un autre monde, dans un pays appelé l'Empire d'Allemagne, j'ai regardé un fourgon filer en grondant dans la nuit et suis restée figée, frigorifiée, sans dire un mot alors qu'une douce musique de violons parvenait jusqu'à la rue et que des gens riaient. Alors, *il* a posé une main lourde sur mon épaule, sa chevalière scintillant sous un lampadaire. Il m'a dit, Vera, ne raconte ça à personne.

Ne gâche pas la fête. Tu ignorais qu'il était l'un des leurs, n'est-ce pas ? Que c'était une fichue vermine, une *verdammtes Judengeschmeiss*. Parce que si tu savais, tu as été idiote, Vera, et très vilaine.

Je passe un doigt sur mes paupières et frotte la neige qui s'y est déposée et fond désormais sur mes joues. Les nuages se déchirent et des étoiles apparaissent, sans vie et indifférentes, des millions d'étoiles, une pour chaque âme emportée dans un…

Vous étiez pas si mauvaise.

Je ne lui ai rien dit alors que j'aurais dû. C'était un devoir moral, ou divin, quoique j'aie cessé de croire en Dieu il y a bien longtemps.

Mais je me suis tue.

… pourquoi ?

Pour elles. Pour les femmes. Pour les survivantes. Avec l'espoir que je puisse encore faire le bien dans ce monde si froid.

Chapitre 1

Rike

Chez Charlie, 9 Kronenstrasse,
zone occupée américaine, Berlin.

– Nouvelle année, nouveau départ, lance Immi avec un sourire malicieux. Vive 1946 ! J'ai bien l'intention de remplir mon quota de gravats et de me gaver de raisin. Et vous, quelles sont vos résolutions ?

Rike voudrait répondre, mais elle reste muette. *Vos résolutions*. Quel sens a encore ce mot quand personne ne sait plus ce que l'avenir réserve ?

Elle finit par lever son mug de lait de poule maison.

– Boire jusqu'à oublier, mon amie.

– Oublier quoi, Rike ?

– Je ne sais même plus.

Immi éclate de rire et se plie en deux sur son tabouret branlant. Rike la regarde en vidant lentement son mug.

– Qu'est-ce qu'il y a de si drôle ?

– Toi, lui répond Immi en prenant sa main dans la sienne. Tu avais l'air presque sérieuse.

Le lait de poule colle aux parois de sa gorge. Elles l'ont préparé avec de l'alcool dénaturé, des œufs reconstitués et autant de

sucre qu'une des bagues en or d'Immi avait permis d'en acheter. Ensuite, elles l'ont laissé reposer pendant trois jours le temps que ça fermente. Il a un goût de gant en caoutchouc usagé.

Rike fronce les sourcils.

– Tu ne te sens pas bien ? lui demande Immi.

– Si, répond-elle en s'efforçant de sourire. Je suis « oooh-kay », comme disent les Américains.

– *Oooh-kay* !

Rike remplit leurs mugs de lait de poule. *Boire pour oublier…*

Elle frissonne. Cet hiver est plus rude que tous ceux qu'elles ont connus et pour ne rien arranger, le mur gauche du bâtiment s'est effondré. Jupp, le propriétaire des lieux, a couvert le trou avec un rideau épais récupéré dans un cinéma, mais ce soir, celui-ci a été tiré pour permettre aux phares des jeeps américaines d'éclairer la piste. Les ombres des danseurs et des danseuses forment des traînées sombres sur les murs au son du gramophone.

– Vera devrait commencer d'une minute à l'autre, prévient Immi en observant les fêtards, les yeux brillants d'excitation. Si elle nous demande une chanson, qu'est-ce qu'on répond ? *Blue, blue eyes, come back to me* ?

Rike secoue la tête.

– Non, je déteste cette chanson.

Elle lui fait penser à Heinz, qui avait des yeux bleus, très bleus, et ne reviendra jamais.

– Je me sens toute bizarre, ajouta-t-elle dans un murmure. Il fait tellement froid.

– Chut, lui intime Immi en tendant le cou. Elle va commencer.

Deux Américains écartent les danseurs alors qu'un troisième va éteindre le moteur de la jeep. Le bar se retrouve plongé dans l'obscurité.

Il y a un moment de silence, perturbé par le seul ronron du petit générateur dans le coin de la pièce. Derrière le comptoir, Jupp est une ombre dont le bras remue lentement. Il appuie sur l'interrupteur…

Vera Klug apparaît alors dans un flash de lumière, immobile sur la scène, vêtue d'une robe bleu argenté qui étincelle comme de la neige. Ses yeux aux paupières lourdes sont fixés sur un point indéterminé du mur manquant. Elle a l'air nostalgique et les coins de ses lèvres pourpres sont crispés. *Qu'est-ce qui cloche chez elle ?*

Rike jette un œil à Immi qui paraît subjuguée par la présence de la chanteuse. Son amie ne semble pas remarquer l'étrangeté du regard de Vera, le tremblement anormal de ses mains. On dirait une ombre dans la lumière – une ombre qui refuse de fuir.

Puis Vera repère les deux femmes. Elle leur adresse un petit sourire, puis un vague clin d'œil.

La foule s'agite. Les hommes tapent du pied et les femmes frappent dans leurs mains.

– Ve-ra, Ve-ra. Vas-y, ma belle !

Jupp s'approche du gramophone et enclenche le mécanisme. La mélodie résonne dans le bar. Vera inspire profondément, ferme les yeux, pose une main sur sa poitrine et chante en allemand.

Voici notre heure, le destin a sonné la fin. Pourtant, nous n'avons jamais cru que notre amour serait si difficile à soigner…

Les soldats américains retiennent leur souffle alors que la plupart ne comprennent probablement rien. C'est sans doute mieux comme ça, car Rike est sûre que l'OMGUS n'apprécierait pas que Vera chante une vieille chanson d'ici.

Nos cœurs sont tristes et se demandent pourquoi c'est terminé. Un homme cherche une réponse, mais le destin reste silencieux.

Vera appuie sur sa poitrine, ferme les yeux et la voici à nouveau – cette ombre qui tourbillonne dans sa voix. Rike se mord la lèvre.

Warum musste es enden ? Warum ?

Le choix de cette chanson est tellement étrange. La fin de l'année est généralement propice à l'évocation du passé, mais cette année est particulière. Cette année, il faut oublier. Pendant une fraction de seconde, Rike peut à peine résister à l'envie de se précipiter sur la chanteuse pour lui arracher le micro des mains. *Arrête de chanter ça. Tu détestes les chansons tristes. Dis-moi ce qui ne va pas.*

Pourtant, elle reste assise.

Quand le morceau s'achève, le public soupire à l'unisson. Vera incline la tête et entonne un air joyeux.

Hein Mück de Bremerhaven est loyal envers toutes les femmes…

– *L'une est à La Havane, l'autre à Hawaï*, fredonne Immi. *Même à Nagasaki, attend un papillon.*

Les Américains chuchotent ; un de leurs officiers observe Jupp, le barman. Celui-ci fait un signe à Vera qui termine rapidement sa chanson.

Immi voudrait disparaître sous son manteau.

– Oups, murmure-t-elle.

Et, l'esprit embrouillé par le froid et le lait de poule, Rike songe à Cuba, à Hawaï et à Nagasaki. Des endroits chauds et lumineux, des centaines de milliers de morts… *Reste-t-il un endroit sur la Terre qui n'ait pas été touché ?*

Vera chante ensuite une composition de Peggy Lee puis, avec un clin d'œil complice, le dernier succès de Vera Lynn. Les soldats ne tardent pas à l'accompagner, leurs voix rauques ruinant ses trémolos.

Enfin, elle avance sur le devant de la scène.

– Encore quelques minutes, lance-t-elle en anglais avec un fort accent allemand, et nous commencerons cette nouvelle année en paix.

Sa voix est basse, presque éraillée.

– Il n'y aura plus de nazis en 1946.

Les Amis applaudissent. Immi se penche au-dessus de la table et tire sur la manche de Rike.

– J'ai entendu dire que le Conseil de contrôle allié[1] allait bientôt nous rendre certaines responsabilités administratives.

– Ils pensent donc que nous pouvons être à nouveau un pays ?

– Non, pas encore. Mais ça signifie peut-être que je pourrai enfin savoir ce qui se passe chez moi.

Rike empoigne son mug. Elles ont terminé le lait de poule.

– C'est ici chez toi, dit-elle un peu trop fort. Au 18 Hermannstrasse, à Berlin. Dans le grand nulle part.

– Le grand nulle part, tu parles d'un endroit.

Sur la scène, Vera égrène les secondes : *Dix, neuf, huit…*

Rike saisit la main d'Immi alors que les Américains se mettent debout. *Sept, six, cinq, quatre…*

Elles se regardent et sourient. *Trois, deux, un…*

– Bonne année !

Les verres s'entrechoquent. Les applaudissements retentissent à travers la ville plongée dans la pénombre. Les Amis tapent du pied et soudain, sans prévenir, Immi enlace Rike qui commence par se raidir avant de se laisser aller et d'embrasser son amie sur les lèvres. 1946. Puisse cette année être une bonne année.

Vera tape sur son micro et le son se répercute dans la salle comme un coup de feu.

1. Le Conseil de contrôle allié est l'organe gouvernemental mis en place par les Alliés après 1945 pour administrer l'Allemagne occupée.

– Et maintenant, si nous dansions ? Mesdames, je vous laisse choisir vos cavaliers.

Immi enlève son manteau et se dirige vers un jeune homme installé au bar qu'elle entraîne sur la piste comme si c'était le geste le plus naturel du monde.

Rike reste en retrait. Elle a si froid aux pieds qu'elle a perdu toute sensation ; et les hommes sont tellement ivres et bruyants… De plus, danser l'obligerait à parler et à répondre à de drôles de questions. *Mon Dieu, ce que vous êtes grande ! Où avez-vous appris l'anglais, mademoiselle ?*

Et il y a cet air étrange sur le visage de Vera qu'elle ne parvient pas à oublier. Elle ferait mieux de la surveiller. *Au cas où…*

Le gramophone joue les premières notes de *The Moon Night Over Cuba* et Vera fait onduler ses hanches recouvertes de paillettes argentées. Elle signale à Jupp que son verre est vide avant d'adresser à la foule un regard langoureux.

– Amusez-vous bien, mes chéris, roucoule-t-elle.

Puis elle se remet à chanter.

Chapitre 2

Rike

Les coups frappés à la porte s'insinuent dans la conscience de Rike, la plongeant dans une pure panique. La voici revenue aux derniers jours. Les Russes avancent, ils sont presque là, et deux officiers SS font irruption dans l'appartement qu'elle partage avec Frau Kleinert en arrachant leurs uniformes.

Brûlez ça, mesdames, et fichez le camp. Allez vous rendre. Ça nous donnera quelques minutes. Pour la gloire du Reich.

Elle s'assied dans son lit et s'agrippe à ses draps, peinant à respirer… Nous sommes en 1946, et Frau Kleinert est morte. Rike vit désormais avec Vera et les autres femmes et…

Oh, elle a beaucoup trop bu la nuit passée.

Les coups reprennent, de plus en plus forts.

– Ouvrez la porte, tonne une voix d'homme.

Encore à moitié endormie, Rike attrape son affreux manteau noir taillé dans un uniforme de la Wehrmacht et enfile ses chaussettes les plus chaudes.

La maison est glaciale et son souffle forme un petit nuage quand elle pose le pied sur le palier. La lumière maussade qui se glisse entre les fentes des volets dessine des lignes sur le parquet.

Elle descend l'escalier grinçant jusqu'à la cuisine. Cette maison qu'elle partage avec Vera, Immi et les autres femmes était autrefois une pension pour célibataires. Il y a deux appartements à chaque étage, chacun avec deux chambres. Seuls les deux premiers niveaux sont habités, cependant. Le rez-de-chaussée est occupé par une boutique aux murs gorgés d'humidité ; une bombe a arraché la toiture et le troisième étage n'est plus fréquenté que par les corbeaux.

Immi, dans la cuisine, regarde à travers les lattes clouées à la fenêtre. Dans l'obscurité, Rike ne distingue que son dos. Ses épaules sont voûtées et sa posture furtive, comme celle d'un chat qui s'apprête à s'enfuir. Une latte du plancher craque et Immi sursaute.

– Oh, murmure-t-elle, c'est toi.

Elle pose un doigt sur ses lèvres, *chut*.

– Qu'est-ce qu'il y a ?

– C'est…

Des larmes coulent sur les joues d'Immi.

– Je ne sais pas comment c'est possible. C'est lui…

– Lui ?

Rike s'approche de la fenêtre. Une silhouette, encore floue dans la faible lumière du matin, observe la maison depuis la rue.

– Ouvre, crie l'homme. Je sais que tu es là.

Immi attrape la main de Rike, comme si elle avait senti un danger.

– *Oh, mein Gott*. Que dois-je faire ?

– Qui est-ce ?

Elle secoue la tête.

– C'est Ernst. Je dois lui parler.

Elle s'élance dans l'escalier et on entend des jurons étouffés lorsqu'elle repousse la lourde commode qu'elles utilisent pour sécuriser la porte d'entrée pendant la nuit. Rike la suit,

hésitante, et la rejoint au moment même où Immi ouvre la porte. Une rafale de vent glacé entre et s'enroule autour de ses jambes nues.

L'homme porte un manteau vert de la Wehrmacht et un chapeau bien enfoncé sur le front. À la vue d'Immi, une lueur s'allume dans ses yeux.

– Irmgard, chérie…

Immi s'approche de quelques pas. Elle tremble comme une enfant.

– Ernst ?

– Mon épouse adorée…

L'homme se porte à son niveau et la serre contre lui. Ou plutôt, il jette ses bras autour de ses épaules et s'y accroche comme à une bouée. Immi reste stoïque, cependant. Elle finit par lui caresser gentiment le dos.

Rike serre les poings en prenant conscience de la situation. La maison est réservée aux femmes célibataires. Ni homme, ni amant, ni petit ami ; Vera a été très claire.

Elle s'apprête à refermer la porte et Immi lui adresse un regard paniqué en s'arrachant aux bras de l'homme.

– Attends ici, dit-elle. Je dois juste…

– Je suis si content de t'avoir retrouvée, ma chérie, lui répond-il.

– Je sais, mais… Attends ici.

Elle se précipite à l'intérieur et fait claquer la porte derrière elle.

Chapitre 3

Rike

Gisela a assisté à la scène depuis la fenêtre de la cuisine.

– Immi, lance-t-elle alors que les deux femmes entrent à l'intérieur. Qu'est-ce que c'était que ça ?

– C'est… c'est mon…

– Crache le morceau, lui dit Rike, furieuse, en croisant les bras.

– Mon mari, reconnaît Immi d'une voix tremblante. Ernst.

– Il y a un *monsieur* von Kadelburg ?

– En fait, il s'appelle Mückler. Je pensais qu'il… Il n'a donné aucune nouvelle.

– Tu ne portes pas son nom ?

– Je ne voyais pas pourquoi j'aurai dû.

– Parce que tu connaissais les règles, tranche Gisela. Pas de femme mariée. Pas d'homme.

– Il était parti et…

– Peu importe, la coupe Rike en s'efforçant de garder son calme. Tu aurais pu rester auprès de sa famille, ou demander à l'UNRRA de le retrouver pour qu'il prenne soin de toi. Tu n'es pas *obligée* de vivre ici.

L'Administration des Nations Unies pour le secours et la reconstruction recherche les disparus. Et trop souvent les morts.

– Si, dit Immi en fondant en larmes. Je vous en prie. Je vais… je vais lui demander de partir.

Un coup contre la porte ponctue ses paroles et Rike dévisage Gisela. Elle a pâli et se balance d'un pied sur l'autre. L'homme qui attend dehors a fait d'Immi un danger, une menace pour le fragile équilibre qu'elles ont bâti entre ces murs.

– Ouvre la porte, salope !

Un bruit sourd, assez fort pour faire trembler la fenêtre, résonne en bas.

– Laisse-moi entrer !

Les escaliers grincent et Vera pénètre dans la pièce. Elle porte un pantalon à taille haute, un chemisier en soie et un chandail en tweed, comme si elle s'apprêtait à partir en week-end dans la campagne anglaise plutôt qu'à la recherche de charbon dans les rues de Berlin.

Elle ne semble pas avoir besoin d'explications.

– Un mari, dit-elle froidement. Tu croyais qu'il était mort ?

– Je ne savais pas…, murmure Immi.

– Tu n'as pas signalé sa disparition ?

– Non, je…

– Tu es en contact avec sa famille ?

– Non.

Les coups sur la porte s'intensifient. Vera dévisage Immi et ses yeux s'assombrissent.

– C'est tout ce que j'ai besoin de savoir.

Elle marche à grands pas vers la porte qu'elle ouvre à la volée.

– Herr von Kadelburg ?

Le mari d'Immi paraît petit à côté d'elle. Il fronce les sourcils et tente de voir à l'intérieur.

– Je m'appelle Mückler. Où est ma femme ?

– Votre femme est actuellement indisponible, lui annonce Vera d'une voix calme mais sans appel. Repassez dans quelques jours, s'il vous plaît, quand elle aura eu le temps d'analyser la situation.

– Analyser quoi ? réplique-t-il avec une grimace. Laissez-moi passer. J'ai froid.

– Vous ne pouvez pas entrer.

– J'ai faim. Et j'ai besoin de ma femme.

– Cette maison est interdite aux hommes.

Il lâche un grognement, révélant des dents jaunies.

– Je m'en contrefiche. Laissez-moi entrer.

– Pas question.

– Immi, hurle-t-il. Amène-toi. Je suis venu à pied d'Alsace pour te retrouver. Qu'est-ce que c'est que cette histoire ?

Rike regarde Immi pleurer en silence en secouant la tête.

– Je suis désolée, susurre cette dernière. Je ne peux pas…

– Sors de là ! hurle-t-il en attrapant les bras de Vera. Amène tes fesses, espèce de folle. Immi, viens ici. Obéis !

Rike bondit en avant mais Vera lève une main pour la stopper.

– C'est une situation délicate, dit-elle sans perdre son sang-froid, malgré la colère de Mückler. Laissez à votre femme le temps de réfléchir, s'il vous plaît.

– Il n'y a rien à réfléchir. J'ai besoin de manger et d'un lit chaud. J'ai besoin qu'on s'occupe de moi.

– Elle aussi.

– Qu'est-ce que ça peut me faire ?

Rike s'appuie contre la porte de tout son poids.

– Vous êtes trop émotif pour qu'on puisse discuter, tranche Vera. Repassez dans quelques jours, Immi aura pris sa décision.

– Quelle décision ? tonne-t-il en remuant les poings en vain. Elle n'a pas le choix.

– On a toujours le choix, lui répond Vera. *Auf Wiedersehen*, Herr Mückler.

Les deux femmes referment la porte juste à temps – Ernst Mückler se jette dessus trop tard. Mais elles se sont déjà entraînées à des situations comme celles-ci. Au début. Quand elles craignaient les soldats russes, les ivrognes ou les vagabonds. Rike actionne le verrou et Vera fait glisser la commode devant la porte. Puis elle coince un livre sous la poignée pour la bloquer.

– Voilà, conclut-elle. Il finira par se lasser. Les imbéciles se lassent toujours.

Dans la cuisine, Immi est en larmes. Rike passe un bras sur son épaule et lui murmure que ça va aller, mais elles continuent d'entendre le mari crier en tapant contre la porte. Sa voix est enrouée comme s'il avait passé sa vie à hurler.

– Je t'aurai ! Je reviendrai et je foutrai le feu à cette baraque ! Je vous enfumerai et vous serez obligées de sortir. Pas étonnant qu'on ait perdu cette guerre avec des vipères pareilles. Vous allez voir ce qui vous attend. J'ai connu l'enfer, mesdames ! Et je suis aussi capable de le provoquer !

* * *

Il est midi passé et Rike n'a pas fermé l'œil depuis vingt-quatre heures. Ses paupières sont lourdes. Elle se pince. *Relève le menton. Des pensées fortes.* Autrefois, à l'époque où les bombes tombaient et où tout s'écroulait, elle pouvait se priver de sommeil des jours durant. Le temps s'arrêtait et repartait dans un silence haletant et un bruit assourdissant, et elle restait éveillée, toujours éveillée. Alors pourquoi est-ce devenu si difficile ?

Klara entre dans la cuisine, les cheveux entortillés sur des rouleaux fabriqués à partir de vieux bouchons de bouteille.

– Du nouveau ?

– Rien encore.

Elles ont fait le guet toute la nuit et une bonne partie de la journée, mais Mückler n'est pas réapparu.

– Immi et Vera sont revenues ?

– Non, pas encore.

Un craquement se fait entendre dans l'escalier. Gisela apparaît et descend prudemment. Elle s'assoit et soupire.

– Quand pensez-vous que nous aurons des nouvelles ?

– La police est sous l'eau, répond Rike. Hier, ils étaient de garde pour le Nouvel An et aujourd'hui, ils doivent avoir deux fois plus de cas à traiter. Vera et Immi en ont pour plusieurs heures.

Gisela acquiesce.

– Il y a quelque chose à manger ?

Klara se dirige vers le plan de travail et découpe une tranche de pain rassis. Elle y étale les 15 grammes réglementaires de margarine enrichie fournie par la Croix-Rouge. La tartine est destinée à Gisela, mais Rike fixe l'assiette que Klara dépose sur la table. *Margarine enrichie*. Ces simples mots suffisent à lui contracter l'estomac.

– Nous devrions en parler aux Américains, reprend Gisela. Si la police refuse de nous aider.

– Les Américains s'en fichent, répond Klara. Ils n'ont rien fait pour mon frère.

– Mais c'est différent, il y a des centaines de milliers de disparus. Le mari d'Immi est venu nous menacer chez nous.

– Ils sont incompétents.

Gisela mâche lentement et observe Klara qui défait ses cheveux.

– Tu es très belle aujourd'hui. Tu as…

– Oh, les voilà !

Un mouvement dans la rue attire l'attention de Rike – Immi et Vera se dirigent vers la maison. Elle penche la tête, tentée de lire sur le visage de Vera si leur plan a fonctionné.

Vera a toujours l'air de savoir ce qu'elle fait, de tenir le monde dans la paume de sa main. Lors de sa prestation *Chez Charlie*, pourtant, le soir du Nouvel An, elle était différente. Rike ne peut s'empêcher de repenser à son regard. Elle n'avait pas l'air confiante. *Elle avait l'air maudite.*

La porte d'entrée grince et se referme en claquant. Vera déboule dans la cuisine vêtue de son long manteau de fourrure qu'elle jette sur une chaise avec nonchalance, telle une reine germanique. Elle observe les autres en fronçant ses lèvres rouges.

– Ils ne feront rien.

Immi se glisse derrière elle et s'effondre sur une chaise.

– Il n'a pas été *vraiment* violent, murmure-t-elle. Ils disent qu'il n'y a aucune raison de l'arrêter.

– Mais il a menacé de mettre le feu à la maison ! Il est dangereux, dit Rike le souffle court.

– Ils m'ont conseillé de me réconcilier avec lui et d'être gentille. Ils m'ont dit qu'il avait besoin de sa femme.

– Quelle bande d'idiots !

Vera ouvre son étui à cigarettes français et en extrait une Reemtsma.

– Je crois qu'il va falloir prendre les choses en main.

Klara se tourne vers elle.

– Comment ?

– J'ai un vieil ami qui peut nous aider.

– Qui ?

Vera tapote le côté de son nez.

– Les secrets qui s'écoulent peuvent couler des navires…

Rike sent son estomac se nouer. De vieux amis, des secrets révélés… *Vera n'aurait pas…* Elle ne peut pas avoir conservé des liens avec le régime, si ?

Mais Klara interrompt ses pensées.

– Est-ce qu'il faut toujours surveiller la fenêtre ? C'est juste que je dois me rendre quelque part.

Vera acquiesce.

– Un endroit important, semble-t-il.

– C'est à propos de mon frère. J'ai reçu une lettre de l'UNRRA ce matin.

Toutes relèvent la tête.

– Ils l'ont retrouvé. Il est au camp de déplacés de Düppel. Je dois y passer cet après-midi.

Gisela cesse de mâcher.

– Oh, Klara, c'est formidable.

– Ils ne m'ont pas dit comment il allait. J'espère que mon petit Ulli s'en est bien sorti. Il pourra vivre avec nous, Vera ?

Cette dernière expire la fumée de sa cigarette et réfléchit un instant avant de répondre d'une voix ferme :

– Non, Klara. Tu connais les règles : pas d'hommes ; pas de frères, de maris ou d'amants. Cette maison est réservée aux femmes.

Klara se moque.

– Que fais-tu de Tilly ?

– C'est différent.

– C'est un homme, lâche Klara avec un petit rire.

– Elle ne se considère pas comme un homme. Elle n'a que quatorze ans. Tilly est trop jeune pour représenter la moindre menace.

– Tu te moques de moi ? Ces maudites Jeunesses hitlériennes étaient les pires. Si Tilly peut habiter ici, alors mon frère aussi.

– Très bien. Débattons-en, alors, comme dans une vraie démocratie.

D'un geste de sa cigarette, Vera les désigne toutes l'une après l'autre.

– Laquelle d'entre vous veut commencer ?

Elle s'arrête sur Rike.

– Qu'est-ce que tu en penses ?

Rike ne sait pas bien quoi répondre. Tilly est… étrange, c'est un fait, mais il aide à faire le ménage et reste dans son coin. Rike n'approuve pas le reste, bien sûr : les foulards en soie, les clips aux oreilles, le rouge à lèvres… Mais si Tilly quittait cette maison, où irait-il ? À la rue, évidemment. La ville est remplie de garçons comme lui. Des gamins aux yeux vides âgés d'à peine douze ou treize ans qui volent dans les magasins, font les poches des passants. Les plus désespérés traînent sur Invalidenstrasse, la chemise ouverte, prétendant vendre des cigarettes. *Hé, monsieur, vous voulez une taffe ?*

Elle s'éclaircit la gorge.

– Tilly ne gêne personne.

– C'est exact, répond Vera en allumant une nouvelle cigarette. Écoutez-moi bien : autrefois, tous les Tilly de ce monde étaient les bienvenus à Berlin. Avant que les Chemises brunes n'arrivent au pouvoir, cette ville était remplie d'hommes qui vivaient comme des femmes et de femmes qui vivaient comme des hommes, de gens qui vivaient comme ils le voulaient. Il y avait de l'art et de la musique, on dansait et on faisait l'amour.

Elle soupire.

– Berlin était lumineuse, à cette époque. Si nous voulons retrouver ça, nous devons protéger tous les Tilly. Nous devons aider les plus faibles. Nous devons apprendre l'amour, le pardon et la tolérance.

Klara se mord les lèvres.

– Et pourquoi ne pas tolérer mon désir de ne pas le tolérer, lui ?

– Très drôle, réplique Vera en rejetant la tête en arrière. Pense à tout ce que Tilly tolère venant de toi. Tes critiques

incessantes. Tes regards narquois. Tes « erreurs » quand tu comptes les pommes de terre pour qu'elle en ait moins. Tilly *te* tolère. Si nous voulons mettre le passé derrière nous, si nous voulons que notre pays émerge un jour de cette ombre affreuse déployée au-dessus de nos têtes, nous devons commencer par changer nous-mêmes. Par respecter la douleur d'autrui, par accepter ce que nous sommes et… ce que nous avons fait. C'est à ça que sert cette maison. Mais nous ne pourrons pas être libres tant que nous aurons peur. Et par conséquent, nous ne pouvons pas accueillir d'hommes et nous ne pouvons pas faire d'exception. Alors si l'une d'entre vous n'est pas d'accord, elle peut aller se faire voir. La porte est juste là.

Rike serre les poings et ses ongles lui rentrent dans la peau. Elle garde les yeux fixés sur le ventre de Gisela qui ondule avec les mouvements du bébé.

Vera jette le mégot de sa cigarette dans le four.

– C'est bien ce que je pensais, dit-elle froidement. Rike, tu viens me faire la lecture pendant que je me refais une beauté ?

Chapitre 4

Rike

Rike la suit le cœur battant. *Pourquoi moi ? Est-ce que j'ai fait une bêtise ?*

Vera ouvre la porte de sa chambre à la volée et se laisse tomber sur la chaise de sa coiffeuse où elle attrape son exemplaire de *True Detective*.

– Voilà. Je voudrais en apprendre un peu plus à son sujet.

La couverture du magazine montre une jeune femme avec un chapeau en dentelle orné de roses. Elle fixe le lecteur alors qu'une de ses mains gantées s'élève pour masquer ses yeux et que ses lèvres rubis s'écartent dans un cri silencieux. Rike traduit le gros titre : *L'Erreur fatale d'une reine de beauté bafouée*.

Vera se démaquille et applique sur sa peau une gelée laiteuse en guise de crème hydratante. Elle a les traits tirés. Elle allume la lampe de sa coiffeuse et sort une brochure d'un tiroir.

– Tiens, regarde ça plutôt.

C'est un des pamphlets que les Amis distribuent avec les rations de farine. *Ces atrocités sont votre faute !* proclame-t-il en grosses lettres noires.

Rike essaye de ne pas regarder, mais Vera lui met la brochure entre les mains. La première photo, prise à

Buchenwald, montre un tas de cadavres, tout en cartilages et tendons. Sur la deuxième, plusieurs soldats SS se tiennent, souriants, autour d'une fosse commune à Stutthof – cadavres noircis et putréfiés par le soleil. La légende précise : *Le résultat d'une "chasse au lièvre" au cours de laquelle des Juifs en fuite sont tués pour le plaisir*. Figure aussi une photo de survivants qui tiennent à peine debout sur leurs genoux gonflés et déformés. Leurs joues sont si creuses qu'on dirait des squelettes.

Vous avez regardé sans rien dire et toléré cela, peut-on lire. *Il est temps d'assumer votre responsabilité.*

– Je croyais bien faire.

Rike chiffonne la brochure. Elle a de nouveau l'estomac noué. *Ses vieux amis…*

– Qu'est-ce que tu veux dire ?

Vera se frotte le visage du bout des doigts pour appliquer sa crème. *Tap, tap, tap…* aussi agile qu'un pianiste. Rike est incapable de décrypter son regard.

– Écoute, ma chérie, il faut que je ressorte. Je ne rentrerai peut-être pas dormir ici, selon la tournure des événements.

Dans l'estomac de Rike, le trou se creuse.

– Qu'est-ce que tu comptes faire ?

– Ce pour quoi je suis douée, répond Vera avec une petite moue. Jouer la comédie.

– Vera, je… je suis inquiète. Qu'est-ce qui ne va pas ?

– Beaucoup de choses ne vont pas dans ce monde. C'est à nous de les réparer.

– Vera…

– S'il te plaît, dis aux autres de ne pas s'inquiéter. Venez *Chez Charlie* demain soir. Et emmenez Tilly, elle a besoin de sortir.

Elle ferme les yeux et se masse lentement les tempes. La crème laiteuse n'atténuera pas ses rides, pourtant. Rike